*La Bible*, « Le Livre de Samuel », XIème siècle av. J-C, SamuelI, 17.3 à 17.23 et 17.32 à 17.54 : David contre Goliath

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20  25  30  35  40  45  50  55  60  65  70 | **17**  **3** Les Philistins se tenaient sur une montagne, et Israël sur celle d'en face: la vallée les séparait. **4** Un homme sortit alors du camp des Philistins et s'avança entre les deux armées. Il s'appelait Goliath, venait de Gath et mesurait environ 3 mètres. **5** Il avait sur la tête un casque en bronze et il portait une cuirasse à écailles en bronze qui pesait près de 60 kilos. **6** Il avait des jambières en bronze et tenait un javelot en bronze en bandoulière. **7** Le bois de sa lance avait la grosseur d'un cylindre de métier à tisser, et la lance, en fer, pesait 7 kilos. Celui qui portait son bouclier marchait devant lui. **8** Le Philistin s'arrêta et s'adressa aux troupes d'Israël rangées en ordre de bataille. Il leur cria: «Pourquoi sortez-vous pour vous ranger en ordre de bataille? Ne suis-je pas le Philistin et n'êtes-vous pas des esclaves de Saül? Choisissez un homme qui descende contre moi! **9** S'il peut me battre et qu'il me tue, nous serons vos esclaves. Mais si je l'emporte sur lui et que je le tue, vous serez nos esclaves et vous nous servirez.» **10**Le Philistin dit encore: «Je jette aujourd'hui un défi à l'armée d'Israël: donnez-moi un homme, pour que nous nous battions ensemble!» **11** En entendant ces paroles du Philistin, Saül et tout Israël furent effrayés et remplis de peur. **12** Or David était le fils de l'Ephratien de Bethléhem en Juda nommé Isaï qui avait huit fils. A l'époque de Saül, cet homme était vieux, d'un âge avancé. **13** Les trois fils aînés d'Isaï avaient suivi Saül à la guerre. Voici le nom de ses trois fils partis pour la guerre: Eliab, l'aîné, Abinadab le deuxième et Shamma, le troisième. **14** David était le plus jeune, et les trois aînés avaient suivi Saül. **15** Quant à David, il faisait le va-et-vient, quittant Saül pour garder les brebis de son père à Bethléhem. **16** Le Philistin s'avançait matin et soir, et il se présenta ainsi pendant 40 jours. **17** Isaï dit à son fils David: «Prends pour tes frères cette mesure de grain rôti et ces 10 pains, et cours au camp vers tes frères. **18** Porte aussi ces 10 fromages au chef de leur millier. Tu verras si tes frères se portent bien et tu m'en apporteras une preuve de leur part. **19** Ils sont avec Saül et tous les hommes d'Israël dans la vallée d'Ela, et ils font la guerre aux Philistins.» **20** David se leva de bon matin. Il laissa les brebis à un gardien, prit ses affaires et partit, comme Isaï le lui avait ordonné. Lorsqu'il arriva au camp, l'armée était en marche pour se ranger en ordre de bataille et poussait des cris de guerre. **21** Les Israélites et les Philistins se mirent en ordre de bataille, armée contre armée. **22** David confia les affaires qu'il transportait au gardien du matériel et courut vers les rangs de l'armée. Aussitôt arrivé, il demanda à ses frères comment ils allaient. **23** Il était en train de parler avec eux lorsque le Philistin de Gath appelé Goliath s'avança entre les deux armées, hors des rangs des Philistins. Il tint les mêmes discours que les autres fois et David les entendit.   **32** David dit à Saül: «Que personne ne se décourage à cause de ce Philistin! Moi, ton serviteur, j'irai me battre contre lui.» **33** Saül dit à David: «Tu ne peux pas aller te battre contre ce Philistin. Tu n'es qu'un enfant, alors que lui, il est un homme de guerre depuis sa jeunesse.» **34** David dit à Saül: «Ton serviteur gardait les brebis de son père. Quand un lion ou un ours venait pour en enlever une du troupeau, **35** je courais après lui, je le frappais et j'arrachais la brebis de sa gueule. S'il m'attaquait, je l'attrapais par la gorge, je le frappais et je le tuais. **36** C'est ainsi que ton serviteur a frappé le lion et l'ours, et ce sera aussi le sort du Philistin, de cet incirconcis, car il a insulté l'armée du Dieu vivant.» **37** David ajouta: «L'Eternel m'a délivré de la griffe du lion et de la patte de l'ours, et il me délivrera aussi de ce Philistin.» Saül dit à David: «Vas-y donc et que l'Eternel soit avec toi!» **38** Saül fit enfiler sa tenue à David. Il plaça sur sa tête un casque en bronze et le revêtit d'une cuirasse. **39** David mit l'épée de Saül par-dessus ses habits et voulut marcher, car il n'avait encore jamais essayé, mais il dit à Saül: «Je ne peux pas marcher avec cette armure, je n'y suis pas habitué.» Et il s'en débarrassa. **40** Il prit en main son bâton, puis il choisit dans le torrent cinq pierres lisses et les mit dans sa gibecière de berger et dans sa poche. Enfin, sa fronde à la main, il s'avança contre le Philistin. **41** Le Philistin s'approcha peu à peu de David, et l'homme qui portait son bouclier marchait devant lui. **42** Le Philistin regarda David et, lorsqu'il l'aperçut, il le méprisa, car il ne vit en lui qu'un enfant roux à la belle apparence. **43** Le Philistin dit à David: «Suis-je un chien, pour que tu viennes à moi avec des bâtons?» Après l'avoir maudit par ses dieux, **44** il ajouta: «Viens vers moi, que je donne ta chair à manger aux oiseaux du ciel et aux bêtes des champs!» **45** David dit au Philistin: «Tu marches contre moi avec l'épée, la lance et le javelot; moi, je marche contre toi au nom de l'Eternel, le maître de l'univers, au nom du Dieu de l'armée d'Israël que tu as insultée. **46** Aujourd'hui l'Eternel va te livrer entre mes mains. Je t'abattrai et je te couperai la tête. Aujourd'hui je vais donner les cadavres du camp des Philistins aux oiseaux du ciel et aux bêtes sauvages. Toute la terre saura alors qu'Israël a un Dieu, **47** et toute cette assemblée saura que ce n'est ni par l'épée ni par la lance que l'Eternel sauve. En effet, la victoire appartient à l'Eternel et il vous livre entre nos mains.» **48** Dès que le Philistin se mit à marcher vers lui, David courut sur le champ de bataille à sa rencontre. **49** Il porta la main à sa gibecière, y prit une pierre et la lança avec sa fronde. Il frappa le Philistin au front et la pierre s'y enfonça. Le Philistin tomba le visage contre terre. **50** Ainsi, avec une fronde et une pierre, David fut plus fort que le Philistin; il le frappa et le mit à mort sans avoir d'épée à la main. **51** Il courut, s'arrêta près du Philistin et prit son épée en la tirant du fourreau. Il l'acheva et lui coupa la tête. Voyant que leur héros était mort, les Philistins prirent la fuite. **52** Les hommes d'Israël et de Juda se levèrent, poussèrent des cris et les poursuivirent jusque dans la vallée et jusqu'aux portes d'Ekron. Les Philistins blessés à mort tombèrent sur le chemin de Shaaraïm jusqu'à Gath et Ekron. **53** Les Israélites mirent fin à leur poursuite et revinrent piller le camp. **54** David prit la tête du Philistin et l'amena à Jérusalem, et il déposa dans sa tente les armes du Philistin. |

Homère, *L’Illiade*, VIIIème siècle av. J.-C, chant XXII, le combat d'Achille contre Hector

*La guerre de Troie touche à sa fin. Hector, héros des Troyens, a tué le grec Patrocle. Achille, héros des Grecs, fou de rage et de douleur, provoque Hector en duel pour venger la mort de son meilleur ami. Zeus prend parti pour Achille.*

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20 | « Hélas, [dit Hector] il n’y a plus de doute ! Les dieux m’appellent à la mort. […] C’est mon destin. Mais je ne mourrai pas sans combat ni sans gloire ni sans un exploit dont les générations futures se souviendront. » Hector tire le grand glaive aigu suspendu à sa hanche et prend son élan tel un aigle. Achille bondit aussi, saisi d’une fureur sauvage. Il se protège de son beau bouclier façonné par Héphaïstos. Son casque étincelant à la splendide crinière d’or va et vient sur son front. Comme l’étoile du soir, la plus belle du firmament, la pique aiguisée qu’Achille brandit dans sa main droite brille de tous ses feux. Le fils de Pélée réfléchit à la manière de tuer Hector, cherchant des yeux le meilleur endroit où l’atteindre. Les belles armes de bronze qu’il a volées à Patrocle, après l’avoir tué, protègent tout son corps. Un seul endroit reste à nu, là où la clavicule sépare l’épaule de la gorge. C’est là qu’on perd le plus vite la vie, c’est là qu’Achille enfonce sa javeline. La pointe traverse le cou délicat de part en part. Cependant, la trachée n’est pas percée et Hector peut encore prononcer quelques mots. Et tandis qu’il s’écroule dans la poussière, Achille triomphe : « Hector, tu croyais peut-être t’en sortir indemne quand tu dépouillais Patrocle ! […] » Hector au casque étincelant répond d’une petite voix : « – Je t’en supplie, ne laisse pas les chiens me dévorer près des navires achéens. Accepte autant de bronze et d’or que tu voudras, accepte les cadeaux de mes dignes parents et rends-leur mon corps pour qu’ils le ramènent chez moi et que Troyens et Troyennes puissent m’immoler par le feu. » Achille lui lance un regard mauvais et lui rétorque : « – Non, chien, ce n’est pas la peine de me supplier ! Si je n’écoutais que moi, je découperais ton corps pour le dévorer tout cru, pour me venger du mal que tu m’as fait ! Ta tête n’échappera pas aux chiens. »[La mort enveloppe Hector.]Alors Achille imagine un sort déshonorant pour Hector. Il lui perce les tendons entre la cheville et le talon, y passe des courroies qu’il attache à son char, en laissant traîner la tête. Il monte sur son char avec les armes illustres d’Hector et fouette ses chevaux qui partent au triple galop. Le cadavre, ainsi tiré, soulève un nuage de poussière. Ses cheveux noirs se déploient et sa tête, autrefois si belle, traîne sur le sol. |

Homère, L’Iliade, chant XXII, Folio Junior/Les Universels, traduction et adaptation par Chantal Moriousef, 2006   
© Éditions Gallimard Jeunesse

**LA 4 :**La Chanson de Roland, XIème siècle, laisses 104 à 107

*La Chanson de Roland est une chanson de geste[[1]](#footnote-1) du XIème siècle attribuée parfois à Turold. Neuf manuscrits nous sont parvenus, dont un, le manuscrit d'Oxford du début du XIIème siècle, le plus ancien et le plus complet. Ce dernier, redécouvert par l'abbé de La Rue en 1834, est considéré par les historiens comme étant l'original. La Chanson de Roland comporte environ 4 000 vers dans sa version la plus ancienne, en ancien français, répartis en laisses assonancées, transmises et diffusées en chant par les troubadours et jongleurs. Elle relate, trois siècles après, le combat lié à la volonté de Charlemagne qui avait fait vœu d’arracher l’Espagne aux infidèles. Ce combat sera fatal au chevalier Roland[[2]](#footnote-2) et à ses fidèles preux lors de la bataille de Roncevaux[[3]](#footnote-3). Dans cet extrait, après sept années de combats, la plupart des villes du sud sont tombées, sauf Sarragosse, tenue par le roi Marsile.*

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20 | La bataille est merveilleuse et générale, le comte Roland ne se ménage pas. Il frappe de sa lance tant que le bois lui dure, mais quinze coups l’ont brisée et mise hors d’usage. Il tire alors Durendal, sa bonne épée, toute nue, éperonne son cheval et va frapper Chernuble ; il lui rompt le heaume[[4]](#footnote-4) où luisent des escarboucles[[5]](#footnote-5), il lui tranche la coiffe et la chevelure, et les yeux et le visage, et son blanc haubert[[6]](#footnote-6) dont la maille est très fine, et tout le corps jusqu’à l’enfourchure[[7]](#footnote-7) ; à travers la selle lamée[[8]](#footnote-8) d’or l’épée atteint le cheval, tranche l’échine sans chercher la jointure, et abat morts l’homme et la bête, sur l’herbe drue. Roland dit ensuite : « Misérable ! tu vins ici pour ton malheur ! Mahomet ne te secourra point. Un glouton comme toi ne gagnera pas la bataille ! » Le comte Roland chevauche par le champ de bataille, il tient Durendal qui bien tranche et bien taille ; il fait grand massacre de Sarrasins. Si vous eussiez vu jeter un mort sur l’autre, et le sang vermeil couvrir le sol ! Tout sanglants sont son haubert et ses bras, et de son bon cheval le cou et les épaules. Olivier n’est pas lent à frapper, et les douze pairs ne méritent aucun blâme. Les Français frappent à coups redoublés. Les païens meurent ; certains d’entre eux se pâment. L’archevêque dit : « Honneur à nos barons ! » Il crie : « Monjoie ! » le cri de guerre de Charles. Olivier chevauche à travers la mêlée, sa lance est brisée, il n’en reste qu’un tronçon ; il en va frapper un païen, Malon ; il lui brise l’écu, couvert d’or et de fleurons[[9]](#footnote-9), lui fait jaillir les deux yeux de la tête et la cervelle tombe jusqu’à ses pieds : Olivier le renverse mort parmi sept cents des siens. Puis il a tué Turgin et Estorgous ; mais le tronçon éclate et se fend au ras de son poing. Roland lui dit : « Que faites-vous, compagnon ? Point n’est besoin de bâton en telle bataille. Le fer et l’acier seuls valent quelque chose. Où est votre épée que l’on nomme Hauteclaire ? Sa garde est d’or, son pommeau de cristal. – Je ne la puis tirer, dit Olivier, car j’ai trop à faire de frapper ! » Sire Olivier a tiré sa bonne épée, qu’a tant réclamée son compagnon Roland ; il lui montre comment s’en sert un bon chevalier. Il frappe un païen, Justin de Val-Ferrée ; il lui coupe en deux toute la tête, tranche le corps et la broigne brodée, la bonne selle qui est ornée d’or et de joyaux, et l’échine du cheval. Il abat morts sur le pré l’homme et le cheval. Et Roland dit : « Je vous prends comme frère ! C’est pour de tels coups que l’empereur nous aime. » De toutes parts, on s’écrie : « Monjoie ! » |

**DC 5 :** Chrétien de Troyes, *Le Chevalier à la charrette*, XIIème siècle, fin

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20  25  30  35  40 | — Méléagant, dit [Lancelot] à son ennemi tout ébahi de le voir, vous avez assez crié et brait pour avoir votre bataille ! Mais, grâce à Dieu, je suis hors de la tour où vous m’aviez enfermé par trahison. Il est trop tard pour clore l’étable, comme dit le vilain, quand les chevaux n’y sont plus.  Tous deux se rendirent dans un vallon, entre deux bois, tout semé d’herbe fraîche et menue ; à l’abri d’un sycomore planté au temps d’Abel pour le moins, courait une fontaine vive sur des graviers clairs comme de l’argent : le roi s’assit là avec la reine, après avoir posé des gardes, et, quand le cor eut donné le signal, les deux champions laissèrent courre leurs chevaux.  Au premier choc, la lance de Méléagant vola en éclats : car ce n’était pas sur la mousse qu’il frappait, mais sur des ais durs et secs ! Celle de Lancelot perça l’écu et le serra au bras, et le bras au corps, et fit plier le corps sur l’arçon, et culbuta le cheval en même temps que l’homme. Aussitôt Lancelot mit pied à terre, et courut sus à Méléagant, l’épée à la main, en se couvrant de son écu. Et tous deux commencèrent de s’assommer à grands coups sur les heaumes, de se rompre leurs boucliers, de se tailler leurs hauberts sur les bras, les épaules et les hanches. Et ainsi jusqu’à midi.  À ce moment, Méléagant parut se lasser. Il était touché en plus de trente endroits, car Lancelot était beaucoup meilleur escrimeur que lui ; il avait reçu de si forts coups sur le chef, que le sang lui coulait du nez et de la bouche, et au point qu’il en avait les épaules couvertes, bref il ne faisait plus rien qu’endurer et se défendre. Soudain, comme il avançait d’un pas pour éviter un très lourd horion, Lancelot le heurta si rudement qu’il le fit choir, épuisé, et aussitôt lui sauta dessus et le saisit par son heaume ; mais les courroies étaient fortes : il eut beau traîner Méléagant, elles ne rompirent pas. Alors il le frappa du pommeau de son épée à lui faire entrer les mailles de sa coiffe dans la tête, et tant que l’autre se pâma : puis il coupa les lacs et arracha le heaume ; mais il attendit que Méléagant fût revenu à lui, et, au lieu de lui trancher le cou, il lui demanda s’il s’avouait outré.  — Merci ! cria le félon. Par tous les saints qu’on prie au Paradis, ayez merci de moi !  Et, tout en disant ces mots, il soulevait bellement le haubert de son vainqueur pour lui bouter son épée par le ventre. Ce que voyant, Lancelot haussa la sienne et d’un seul coup lui fit voler la tête.  Comme il essuyait sa lame toute souillée de sang et de cervelle, Keu le sénéchal courut lui ôter l’écu du col.  — Ha ! sire, dit-il, vous avez bien montré, ici ou ailleurs, que vous êtes la fleur de la chevalerie terrienne.  Ensuite vint le roi Artus, qui accola Lancelot tout armé comme il était et voulut délacer lui-même son heaume. Puis messire Gauvain arriva, avec la reine plus heureuse que femme ne le fut jamais, et tous les autres barons.  Le roi commanda de dresser les tables, et sachez qu’il octroya à Lancelot un honneur qu’il n’avait jamais accordé à nul chevalier, pour haut homme qu’il fût : car il le fit asseoir tout à côté de lui, sur son estrade. Et certes il était arrivé qu’il y fît siéger quelque chevalier vainqueur au tournoi ou à la quintaine, mais non pas si près de sa personne. Telle fut la place de Lancelot, ce jour-là, par la prière du roi Artus et le commandement de la reine sa dame, et il en était tout confus.  Lorsqu’ils eurent mangé leur content, les chevaliers s’en retournèrent à leurs logis ; mais le roi retint Lancelot et le fit asseoir à une fenêtre de la salle, ainsi que la reine, monseigneur Gauvain et Bohor l’exilé. Et là il lui demanda le récit des aventures qui lui était advenues depuis son départ de la cour, et les entendit avec plaisir ; puis il manda ses grands clercs et les fit coucher par écrit. C’est ainsi qu’elles nous ont été conservées au livre de Lancelot du Lac. |

**DC 6 :** Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, 1615, la bataille contre les moulins à vent

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20  25  30  35 | CHAPITRE VIII.  – Du beau succès qu’eut le valeureux Don Quichotte dans l’épouvantable et inimaginable aventure des moulins à vent, avec d’autres événements dignes d’heureuse souvenance.  En ce moment, ils découvrirent trente ou quarante moulins à vent qu’il y a dans cette plaine, et, dès que Don Quichotte les vit, il dit à son écuyer : « La fortune conduit nos affaires mieux que ne pourrait y réussir notre désir même. Regarde, ami Sancho, voilà devant nous au moins trente démesurés géants, auxquels je pense livrer bataille et ôter la vie à tous tant qu’ils sont. Avec leurs dépouilles, nous commencerons à nous enrichir ; car c’est prise de bonne guerre, et c’est grandement servir Dieu que de faire disparaître si mauvaise engeance de la face de la terre. — Quels géants ? demanda Sancho Panza. — Ceux que tu vois là-bas, lui répondit son maître, avec leurs grands bras, car il y en a qui les ont de presque deux lieues de long. — Prenez donc garde, répliqua Sancho ; ce que nous voyons là-bas ne sont pas des géants, mais des moulins à vent, et ce qui paraît leurs bras ce sont leurs ailes, qui, tournées par le vent, font tourner à leur tour la meule du moulin. — On voit bien, répondit Don Quichotte, que tu n’es pas expert en fait d’aventures : ce sont des géants, te dis-je ; si tu as peur, ôte-toi de là, et va te mettre en oraison pendant que je leur livrerai une inégale et terrible bataille. » En parlant ainsi, il donna de l’éperon à son cheval Rossinante, sans prendre garde aux avis de son écuyer Sancho, qui lui criait qu’à coup sûr c’était des moulins à vent et non des géants qu’il allait attaquer. Pour lui, il s’était si bien mis dans la tête que c’étaient des géants que non-seulement il n’entendait point les cris de son écuyer Sancho, mais qu’il ne parvenait pas, même en approchant tout près, à reconnaître la vérité. Au contraire, et tout en courant, il disait à grands cris : « Ne fuyez pas, lâches et viles créatures, c’est un seul chevalier qui vous attaque. » Un peu de vent s’étant alors levé, les grandes ailes commencèrent à se mouvoir ; ce que voyant Don Quichotte, il s’écria : « Quand même vous remueriez plus de bras que le géant Briarée, vous allez me le payer. » En disant ces mots, il se recommande du profond de son cœur à sa dame Dulcinée, la priant de le secourir en un tel péril ; puis, bien couvert de son écu, et la lance en arrêt, il se précipite, au plus grand galop de Rossinante, contre le premier moulin qui se trouvait devant lui ; mais, au moment où il perçait l’aile d’un grand coup de lance, le vent la chasse avec tant de furie qu’elle met la lance en pièces, et qu’elle emporte après elle le cheval et le chevalier, qui s’en alla rouler sur la poussière en fort mauvais état.  Sancho Panza accourut à son secours de tout le trot de son âne, et trouva, en arrivant près de lui, qu’il ne pouvait plus remuer, tant le coup et la chute avaient été rudes. « Miséricorde ! s’écria Sancho, n’avais-je pas bien dit à votre grâce qu’elle prît garde à ce qu’elle faisait, que ce n’était pas autre chose que des moulins à vent, et qu’il fallait, pour s’y tromper, en avoir d’autres dans la tête ? — Paix, paix ! ami Sancho, répondit Don Quichotte ; les choses de la guerre sont plus que toute autre sujettes à des chances continuelles ; d’autant plus que je pense, et ce doit être la vérité, que ce sage Freston qui m’a volé les livres et le cabinet, a changé ces géants en moulins, pour m’enlever la gloire de les vaincre ; tant est grande l’inimitié qu’il me porte. Mais en fin de compte son art maudit ne prévaudra pas contre la bonté de mon épée. — Dieu le veuille, comme il le peut, répondit Sancho Panza ; » et il aida son maître à remonter sur Rossinante qui avait les épaules à demi déboîtées. |

**Annexe** : Jean de La Fontaine, *Fables*, livre VII, 3, 1678, « Les Deux Coqs »

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20  25  30 | Les deux Coqs  Deux Coqs vivaient en paix : une Poule survint, Et voilà la guerre allumée. Amour, tu perdis Troie ; et c'est de toi que vint Cette querelle envenimée, Où du sang des Dieux même on vit le Xanthe teint. Longtemps entre nos Coqs le combat se maintint : Le bruit s'en répandit par tout le voisinage. La gent qui porte crête au spectacle accourut. Plus d'une Hélène au beau plumage Fut le prix du vainqueur ; le vaincu disparut. Il alla se cacher au fond de sa retraite, Pleura sa gloire et ses amours, Ses amours qu'un rival tout fier de sa défaite Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours Cet objet rallumer sa haine et son courage. Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs, Et s'exerçant contre les vents S'armait d'une jalouse rage. Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits S'alla percher, et chanter sa victoire. Un Vautour entendit sa voix : Adieu les amours et la gloire. Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour. Enfin par un fatal retour Son rival autour de la Poule S'en revint faire le coquet : Je laisse à penser quel caquet, Car il eut des femmes en foule. La Fortune se plaît à faire de ces coups ; Tout vainqueur insolent à sa perte travaille. Défions-nous du sort, et prenons garde à nous Après le gain d'une bataille.  Illustration de J. J. Grandville (1803-1847)  http://www.la-fontaine-ch-thierry.net/nouv0604/deucoq.jpg |

Annexe : Esope « Les deux coqs et l’aigle » traduction française extraite du Millot reprise sous le titre «Les coqs»

«Deux coqs se combattaient pour savoir qui demeurerait le mari des poules, l'un tourna l'autre en fuite, et le vaincu s'alla cacher dans un couloir obscur. Mais le vainqueur, se dressant sur ses ergots, et s'en allant percher sur une muraille haute, criait à haute voix, et au même instant, un aigle qui passait par là le ravit. Dès lors, celui qui y était caché ès ténèbres jouit des poules sans crainte ni danger. Le sens moral: la fable signifie que Dieu résiste aux superbes et donne grâce aux humbles.»

**LA 5 :** Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, 1885, première partie, chapitre VI

*Georges Duroy est un séducteur qui est depuis peu un journaliste travaillant au quotidien La Vie Française. Après quelques articles polémiques, il est pris à parti par le chroniqueur d’un journal concurrent nommé Langremont. Après un échange de communiqués insultants, il ne reste qu’un recours : le duel.*

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20  25  30  35 | Il[[10]](#footnote-10) répétait en lui-même, comme une prière : « Quand on commandera feu, j'élèverai le bras. »  Puis on l'amena jusqu'à une des cannes piquées en terre et on lui remit son pistolet. Alors il aperçut un homme debout, en face de lui, tout près, un petit homme ventru, chauve, qui portait des lunettes. C'était son adversaire.  Il le vit très bien, mais il ne pensait à rien qu'à ceci : « Quand on commandera feu, j'élèverai le bras et je tirerai. » Une voix résonna dans le grand silence de l'espace, une voix qui semblait venir de très loin ; et elle demanda : — Êtes-vous prêts, messieurs ?  Georges cria : — Oui !  Alors la même voix ordonna : — Feu…  Il n'écouta rien de plus, il ne s'aperçut de rien, il ne se rendit compte de rien, il sentit seulement qu'il levait le bras en appuyant de toute sa force sur la gâchette.  Et il n'entendit rien.  Mais il vit aussitôt un peu de fumée au bout du canon de son pistolet ; et comme l'homme en face de lui demeurait toujours debout, dans la même posture également, il aperçut aussi un autre petit nuage blanc qui s'envolait au-dessus de la tête de son adversaire.  Ils avaient tiré tous les deux. C'était fini.  Ses témoins et le médecin le touchaient, le palpaient, déboutonnaient ses vêtements en demandant avec anxiété : — Vous n'êtes pas blessé ?  Il répondit au hasard : — Non, je ne crois pas.  Langremont, d'ailleurs, demeurait aussi intact que son ennemi, et Jacques Rival[[11]](#footnote-11) murmura d'un ton mécontent : — Avec ce sacré pistolet, c'est toujours comme ça, on se rate ou on se tue. Quel sale instrument !  Duroy ne bougeait point, paralysé de surprise et de joie : « C'était fini ! » Il fallut lui enlever son arme qu'il tenait toujours serrée dans sa main. Il lui semblait maintenant qu'il se serait battu contre l'univers entier. C'était fini. Quel bonheur ! il se sentait brave tout à coup à provoquer n'importe qui.  Tous les témoins causèrent quelques minutes, prenant rendez-vous dans le jour pour la rédaction du procès-verbal, puis on remonta dans la voiture ; et le cocher qui riait sur son siège repartit en faisant claquer son fouet.  Ils déjeunèrent tous les quatre sur le boulevard, en causant de l'événement. Duroy disait ses impressions : — Ça ne m'a rien fait, absolument rien. Vous avez dû le voir du reste ? |

**DC 7 :** Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, 1839, livre premier, chapitre 11.

*Bien qu’engagé dans une carrière ecclésiastique, Fabrice Del Dongo est amoureux d’une actrice, Marietta. Giletti, l’amant en titre de la jeune femme, jure de tuer Fabrice. Le hasard les met en présence tous les trois sur une route.*

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20  25  30 | Au moment où Fabrice passait auprès de la portière ouverte, il entendit Marietta qui lui disait à demi-voix :  — Prends garde à toi ; il te tuera. Tiens !  Au même instant, Fabrice vit tomber de la portière une sorte de grand couteau de chasse ; il se baissa pour le ramasser, mais, au même instant il fut touché à l’épaule par un coup d’épée que lui lançait Giletti. Fabrice, en se relevant, se trouva à six pouces de Giletti qui lui donna dans la figure un coup furieux avec le pommeau de son épée ; ce coup était lancé avec une telle force qu’il ébranla tout à fait la raison de Fabrice ; en ce moment il fut sur le point d’être tué. Heureusement pour lui Giletti était encore trop près pour pouvoir lui donner un coup de pointe. Fabrice, quand il revint à soi, prit la fuite en courant de toutes ses forces ; en courant, il jeta le fourreau du couteau de chasse et ensuite, se retournant vivement, il se trouva à trois pas de Giletti qui le poursuivait. Giletti était lancé, Fabrice lui porta un coup de pointe, Giletti avec son épée eut le temps de relever un peu le couteau de chasse, mais il reçut le coup de pointe en plein dans la joue gauche. Il passa tout près de Fabrice qui se sentit percer la cuisse, c’était le couteau de Giletti que celui-ci avait eu le temps d’ouvrir. Fabrice fit un saut à droite ; il se retourna, et enfin les deux adversaires se trouvèrent à une juste distance de combat. Giletti jurait comme un damné.  — Ah ! je vais te couper la gorge, gredin de prêtre, répétait-il à chaque instant.  Fabrice était tout essoufflé et ne pouvait parler ; le coup de pommeau d’épée dans la figure le faisait beaucoup souffrir, et son nez saignait abondamment, il para plusieurs coups avec son couteau de chasse et porta plusieurs bottes sans trop savoir ce qu’il faisait ; il lui semblait vaguement être à un assaut public. Cette idée lui avait été suggérée par la présence de ses ouvriers qui, au nombre de vingt-cinq ou trente, formaient cercle autour des combattants, mais à distance fort respectueuse ; car on voyait ceux-ci courir à tout moment et s’élancer l’un sur l’autre. Le combat semblait se ralentir un peu les coups ne se suivaient plus avec la même rapidité lorsque Fabrice se dit : "A la douleur que je ressens au visage, il faut qu’il m’ait défiguré."Saisi de rage à cette idée, il sauta sur son ennemi la pointe du couteau de chasse en avant. Cette pointe entra dans le côté droit de la poitrine de Giletti et sortit vers l’épaule gauche ; au même instant l’épée de Giletti pénétrait de toute sa longueur dans le haut du bras de Fabrice, mais l’épée glissa sous la peau, et ce fut une blessure insignifiante. Giletti était tombé ; au moment où Fabrice s’avançait vers lui, regardant sa main gauche qui tenait un couteau, cette main s’ouvrait machinalement et laissait échapper son arme.  "Le gredin est mort", se dit Fabrice. Il le regarda au visage, Giletti rendait beaucoup de sang par la bouche. Fabrice courut à la voiture.  — Avez-vous un miroir ? cria-t-il à Marietta.                     BESOIN D'AIDE URGENT !!!! SVP |

**DC 8** : Alexandre Dumas, *Les Trois Mousquetaires*, 1844, chapitre 5, extrait

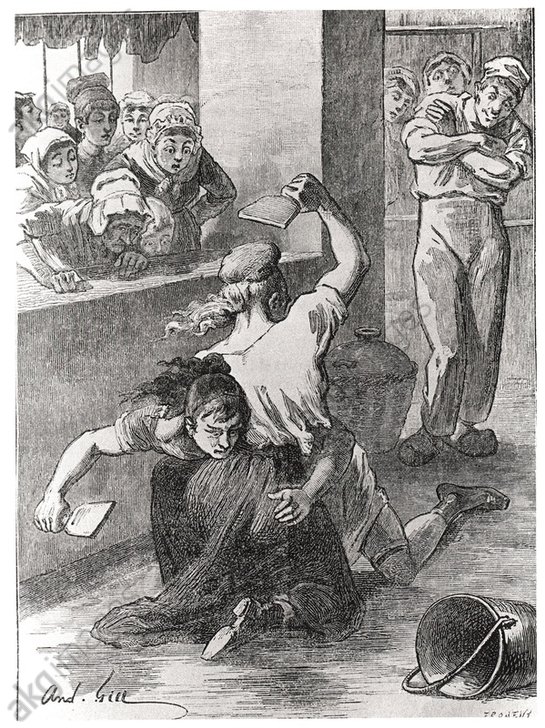
*D’Artagnan est un jeune Gascon qui monte à Paris pour devenir mousquetaire. Alors que les duels sont interdits, il a rendez-vous avec Athos pour régler, épée en main, un différend qui les oppose. Mais alors qu’ils s’apprêtent à s’affronter, les gardes du cardinal de Richelieu viennent les arrêter puisqu’ils n’ont pas respecté l’interdiction. D’Artagnan décide finalement de se ranger du côté des mousquetaires et commence à se battre avec eux.*

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20 | Et les neuf combattants se précipitèrent les uns sur les autres avec une furie qui n’excluait pas une certaine méthode. Athos prit un certain Cahusac, favori du cardinal ; Porthos eut Biscarat, et Aramis se vit en face de deux adversaires. Quant à d’Artagnan, il se trouva lancé contre Jussac lui-même. Le cœur du jeune Gascon battait à lui briser la poitrine, non pas de peur, Dieu merci ! il n’en avait pas l’ombre, mais d’émulation ; il se battait comme un tigre en fureur, tournant dix fois autour de son adversaire, changeant vingt fois ses gardes et son terrain. Jussac était, comme on le disait alors, friand de la lame, et avait fort pratiqué ; cependant il avait toutes les peines du monde à se défendre contre un adversaire qui, agile et bondissant, s’écartait à tout moment des règles reçues, attaquant de tous côtés à la fois, et tout cela en parant en homme qui a le plus grand respect pour son épiderme. Enfin cette lutte finit par faire perdre patience à Jussac. Furieux d’être tenu en échec par celui qu’il avait regardé comme un enfant, il s’échauffa et commença à faire des fautes. D’Artagnan, qui, à défaut de la pratique, avait une profonde théorie, redoubla d’agilité. Jussac, voulant en finir, porta un coup terrible à son adversaire en se fendant à fond ; mais celui-ci para prime, et tandis que Jussac se relevait, se glissant comme un serpent sous son fer, il lui passa son épée au travers du corps. Jussac tomba comme une masse. D’Artagnan jeta alors un coup d’œil inquiet et rapide sur le champ de bataille. Aramis avait déjà tué un de ses adversaires ; mais l’autre le pressait vivement. Cependant Aramis était en bonne situation et pouvait encore se défendre. Biscarat et Porthos venaient de faire coup fourré : Porthos avait reçu un coup d’épée au travers du bras, et Biscarat au travers de la cuisse. Mais comme ni l’une ni l’autre des deux blessures n’était grave, ils ne s’en escrimaient qu’avec plus d’acharnement. Athos, blessé de nouveau par Cahusac, pâlissait à vue d’œil, mais il ne reculait pas d’une semelle : il avait seulement changé son épée de main, et se battait de la main gauche. D’Artagnan, selon les lois du duel de cette époque, pouvait secourir quelqu’un ; pendant qu’il cherchait du regard celui de ses compagnons qui avait besoin de son aide, il surprit un coup d’œil d’Athos. Ce coup d’œil était d’une éloquence sublime. Athos serait mort plutôt que d’appeler au secours ; mais il pouvait regarder, et du regard demander un appui. D’Artagnan le devina, fit un bond terrible et tomba sur le flanc de Cahusac en criant : — À moi, monsieur le garde, je vous tue ! |

**LA 6 :** Emile Zola, *L’Assommoir*, 1877, chapitre 1, extrait,

*Le roman commence par une scène de nuit où Gervaise attend son mari Lantier. Cependant, il ne rentrera pas au grand désespoir de la mère de famille se doutant qu’il est avec une autre femme (la sœur de Virginie). Elle est très malheureuse mais doit continuer ses tâches ménagères. Arrivée au lavoir, elle se rend vite compte que toutes les femmes présentes se moquent d’elle, à commencer par Virginie.*

|  |  |
| --- | --- |
| 1  5  10  15  20 | — Salope ! salope ! salope hurla Gervaise, hors d'elle, reprise par un tremblement furieux.  Elle tourna, chercha une fois encore par terre ; et, ne trouvant que le petit baquet, elle le prit par les pieds, lança l'eau du bleu à la figure de Virginie.  — Rosse ! elle m'a perdu ma robe ! cria celle-ci, qui avait toute une épaule mouillée et sa main gauche teinte en bleu. Attends, gadoue !  À son tour, elle saisit un seau, le vida sur la jeune femme. Alors, une bataille formidable s'engagea. Elles couraient toutes deux le long des baquets, s'emparant des seaux pleins, revenant se les jeter à la tête. Et chaque déluge était accompagné d'un éclat de voix. Gervaise elle-même répondait, à présent.  — Tiens ! saleté !… Tu l'as reçu celui-là. Ça te calmera le derrière.  — Ah ! la carne ! Voilà pour ta crasse. Débarbouille-toi une fois dans ta vie.  — Oui, oui, je vas te dessaler, grande morue !  — Encore un !… Rince-toi les dents, fais ta toilette pour ton quart de ce soir, au coin de la rue Belhomme.  Elles finirent par emplir les seaux aux robinets. Et, en attendant qu'ils fussent pleins, elles continuaient leurs ordures. Les premiers seaux, mal lancés, les touchaient à peine. Mais elles se faisaient la main. Ce fut Virginie qui, la première, en reçut un en pleine figure ; l'eau, entrant par son cou, coula dans son dos et dans sa gorge, pissa par-dessous sa robe. Elle était encore tout étourdie, quand un second la prit de biais, lui donna une forte claque contre l'oreille gauche en trempant son chignon, qui se déroula comme une ficelle. Gervaise fut d'abord atteinte aux jambes ; un seau lui emplit ses souliers, rejaillit jusqu'à ses cuisses ; deux autres l'inondèrent aux hanches. Bientôt, d'ailleurs, il ne fut plus possible de juger les coups. Elles étaient l'une et l'autre ruisselantes de la tête aux pieds, les corsages plaqués aux épaules, les jupes collant sur les reins, maigries, raidies, grelottantes, s'égouttant de tous les côtés, ainsi que des parapluies pendant une averse. |



Gravure sur bois, 1880, d’après un dessin d’André Gill

**Annexe :** lecture cursive de la fin du chapitre 1 de *L’Assommoir* qui fait suite immédiate à l’extrait de la LA6

— Elles sont rien drôles ! dit la voix enrouée d’une laveuse.

Le lavoir s’amusait énormément. On s’était reculé, pour ne pas recevoir les éclaboussures. Des applaudissements, des plaisanteries montaient, au milieu du bruit d’écluse des seaux vidés à toute volée. Par terre, des mares coulaient, les deux femmes pataugeaient jusqu’aux chevilles. Cependant, Virginie, ménageant une traîtrise, s’emparant brusquement d’un seau d’eau de lessive bouillante, qu’une de ses voisines avait demandé, le jeta. Il y eut un cri. On crut Gervaise ébouillantée. Mais elle n’avait que le pied gauche brûlé légèrement. Et, de toutes ses forces, exaspérée par la douleur, sans le remplir cette fois, elle envoya un seau dans les jambes de Virginie, qui tomba.

Toutes les laveuses parlaient ensemble.

— Elle lui a cassé une patte !

— Dame ! l’autre a bien voulu la faire cuire !

— Elle a raison, après tout, la blonde, si on lui a pris son homme !

Madame Boche levait les bras au ciel, en s’exclamant. Elle s’était prudemment garée entre deux baquets ; et les enfants, Claude et Étienne, pleurant, suffoquant, épouvantés, se pendaient à sa robe, avec ce cri continu : Maman ! maman ! qui se brisait dans leurs sanglots. Quand elle vit Virginie par terre, elle accourut, tirant Gervaise par ses jupes, répétant :

— Voyons, allez-vous-en ! Soyez raisonnable… J’ai les sangs tournés, ma parole ! On n’a jamais vu une tuerie pareille.

Mais elle recula, elle retourna se réfugier entre les deux baquets, avec les enfants. Virginie venait de sauter à la gorge de Gervaise. Elle la serrait au cou, tâchait de l’étrangler. Alors, celle-ci, d’une violente secousse, se dégagea, se pendit à son tour à la queue de son chignon, comme si elle avait voulu lui arracher la tête. La bataille recommença, muette, sans un cri, sans une injure. Elles ne se prenaient pas corps à corps, s’attaquaient à la figure, les mains ouvertes et crochues, pinçant, griffant ce qu’elles empoignaient. Le ruban rouge et le filet en chenille bleue de la grande brune furent arrachés ; son corsage, craqué au cou, montra sa peau, tout un bout d’épaule ; tandis que la blonde, déshabillée, une manche de sa camisole blanche ôtée sans qu’elle sût comment, avait un accroc à sa chemise qui découvrait le pli nu de sa taille. Des lambeaux d’étoffe volaient. D’abord, ce fut sur Gervaise que le sang parut, trois longues égratignures descendant de la bouche sous le menton ; et elle garantissait ses yeux, les fermait à chaque claque, de peur d’être éborgnée. Virginie ne saignait pas encore. Gervaise visait ses oreilles, s’enrageait de ne pouvoir les prendre, quand elle saisit enfin l’une des boucles, une poire de verre jaune ; elle tira, fendit l’oreille ; le sang coula.

— Elles se tuent ! séparez-les, ces guenons ! dirent plusieurs voix.

Les laveuses s’étaient rapprochées. Il se formait deux camps : les unes excitaient les deux femmes comme des chiennes qui se battent ; les autres, plus nerveuses, toutes tremblantes, tournaient la tête, en avaient assez, répétaient qu’elles en seraient malades, bien sûr. Et une bataille générale faillit avoir lieu ; on se traitait de sans-cœur, de propre à rien ; des bras nus se tendaient ; trois gifles retentirent.

Madame Boche, pourtant, cherchait le garçon du lavoir.[…]

Par terre, la lutte continuait. Tout d’un coup, Virginie se redressa sur les genoux. Elle venait de ramasser un battoir, elle le brandissait. Elle râlait, la voix changée :

— Voilà du chien, attends ! Apprête ton linge sale !

Gervaise, vivement, allongea la main, prit également un battoir, le tint levé comme une massue. Et elle avait, elle aussi, une voix rauque.

— Ah ! tu veux la grande lessive… Donne ta peau, que j’en fasse des torchons !

Un moment, elles restèrent là, agenouillées, à se menacer. Les cheveux dans la face, la poitrine soufflante, boueuses, tuméfiées, elles se guettaient, attendant, reprenant haleine. Gervaise porta le premier coup ; son battoir glissa sur l’épaule de Virginie. Et elle se jeta de côté pour éviter le battoir de celle-ci, qui lui effleura la hanche. Alors, mises en train, elles se tapèrent comme les laveuses tapent leur linge, rudement, en cadence. Quand elles se touchaient, le coup s’amortissait, on aurait dit une claque dans un baquet d’eau.

Autour d’elles, les blanchisseuses ne riaient plus ; plusieurs s’en étaient allées, en disant que ça leur cassait l’estomac ; les autres, celles qui restaient, allongeaient le cou, les yeux allumés d’une lueur de cruauté, trouvant ces gaillardes-là très-crânes. Madame Boche avait emmené Claude et Étienne ; et l’on entendait, à l’autre bout, l’éclat de leurs sanglots mêlé aux heurts sonores des deux battoirs.

Mais Gervaise, brusquement, hurla. Virginie venait de l’atteindre à toute volée sur son bras nu, au-dessus du coude ; une plaque rouge parut, la chair enfla tout de suite. Alors, elle se rua. On crut qu’elle voulait assommer l’autre.

— Assez ! assez ! criait-on.

Elle avait un visage si terrible, que personne n’osa approcher. Les forces décuplées, elle saisit Virginie par la taille, la plia, lui colla la figure sur les dalles,les reins en l’air ; et, malgré les secousses, elle lui releva les jupes, largement. Dessous, il y avait un pantalon. Elle passa la main dans la fente, l’arracha, montra tout, les cuisses nues, les fesses nues. Puis, le battoir levé, elle se mit à battre, comme elle battait autrefois à Plassans, au bord de la Viorne, quand sa patronne lavait le linge de la garnison. Le bois mollissait dans les chairs avec un bruit mouillé. À chaque tape, une bande rouge marbrait la peau blanche.

— Oh ! oh ! murmurait le garçon Charles, émerveillé, les yeux agrandis.

Des rires, de nouveau, avaient couru. Mais bientôt le cri : Assez ! assez ! recommença. Gervaise n’entendait pas, ne se lassait pas. Elle regardait sa besogne, penchée, préoccupée de ne pas laisser une place sèche. Elle voulait toute cette peau battue, couverte de confusion. Et elle causait, prise d’une gaieté féroce, se rappelant une chanson de lavandière :

— Pan ! pan ! Margot au lavoir… Pan ! pan ! à coups de battoir… Pan ! pan ! va laver son cœur… Pan ! pan ! tout noir de douleur…

Et elle reprenait :

— Ça c’est pour toi, ça c’est pour ta sœur, ça c’est pour Lantier… Quand tu les verras, tu leur donneras ça… Attention ! je recommence. Ça c’est pour Lantier, ça c’est pour ta sœur, ça c’est pour toi… Pan ! pan ! Margot au lavoir… Pan ! pan ! à coups de battoir…

On dut lui arracher Virginie des mains. La grande brune, la figure en larmes, pourpre, confuse, reprit son linge, se sauva ; elle était vaincue. Cependant, Gervaise repassait la manche de sa camisole, rattachait ses jupes. Son bras la faisait souffrir, et elle pria madame Boche de lui mettre son linge sur l’épaule. La concierge racontait la bataille, disait ses émotions, parlait de lui visiter le corps, pour voir.

— Vous avez peut-être bien quelque chose de cassé… J’ai entendu un coup…

Mais la jeune femme voulait s’en aller. Elle ne répondait pas aux apitoiements, à l’ovation bavarde des laveuses qui l’entouraient, droites dans leurs tabliers. Quand elle fut chargée, elle gagna la porte, où ses enfants l’attendaient.

**Conclusion**

*Star Wars*, scène du duel entre DarthVader et Obi-Wan



**Questions :**

**1.Pour chaque texte, demandez-vous si la situation de duel évoquée fait du personnage un héros.**

**2.En quoi les différentes réponses montre-t-elle l’évolution des héros au fil des époques, des mouvements littéraires ?**

1. Une chanson de geste est un récit versifié (un long poème) le plus souvent en décasyllabes, regroupés en laisses (strophes présentant la même assonance, de taille variable), relatant des exploits guerriers appartenant, le plus souvent, au passé. [↑](#footnote-ref-1)
2. Roland, dit « Roland le preux », mort en 778 à Roncevaux, est un guerrier franc, préfet de la Marche de Bretagne, chargé de défendre la frontière du royaume des Francs contre les Bretons, et – selon la légende – neveu de Charlemagne. [↑](#footnote-ref-2)
3. La bataille de Roncevaux est déclenchée par l'embuscade à laquelle fait face l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, de retour de Saragosse, dans les Pyrénées, le 15 août 778 [↑](#footnote-ref-3)
4. Heaume : Casque enveloppant toute la tête et le visage du combattant [↑](#footnote-ref-4)
5. Escarboucles : pièce d’un blason représentant une pierre précieuse d'où partent huit rais terminés par des fleurs de lis [↑](#footnote-ref-5)
6. Haubert : Chemise de mailles à manches et à capuchon, que portaient les hommes d'armes au Moyen Âge [↑](#footnote-ref-6)
7. Enfourchure : partie du corps où les jambes se réunissent au tronc [↑](#footnote-ref-7)
8. Lamé : Se dit d'un tissu où entre un fil entouré de métal [↑](#footnote-ref-8)
9. Fleuron : ornement en forme de fleur [↑](#footnote-ref-9)
10. Ici il s’agit de George Duroy [↑](#footnote-ref-10)
11. Chroniqueur à La Vie française, Jacques Rival est un fameux duelliste. Il fournit armes et munitions à Duroy lors de ce duel. [↑](#footnote-ref-11)